

# « UN AVOCAT EST LÀ POUR DISSIPER LA BRUME »

## ENTRETIEN GEORGES KIEJMAN

Attiré par la lumière, il a défendu les cinéastes, les romanciers ou les politiques les plus célèbres. Il raconte aujourd'hui sa vie d'ombre marquée par l'Holocauste et la pauvreté. Autant de blessures derrière l'ironie et le mordant d'une grande figure du barreau.

Propos recueillis par Marie-Laure Delorme



Il reçoit entre livres et photos dans son appartement parisien, non loin du Luxembourg. Habillé de manière élégante, il module sa voix selon ses propos, manie l'humour. Il y a du comédien chez Georges Kiejman. L'avocat aime raconter ses célèbres procès; l'homme n'aime pas s'étendre sur ses blessures intimes. On devra à un moment, quand l'enfance se fera trop présente, interrompre un temps l'entretien. Ses proches le disent tous: sa mère est la clé pour comprendre une personnalité dissimulée derrière une constante ironie. Georges Kiejman aimerait être fidèle à sa réputation de séducteur, de dandy, de mondain. L'avocat est connu pour sa méchanceté sans fleuret moucheté. Aujourd'hui, avec l'âge, il se dit désabusé. Pourtant, loin de son image, il ouvre ici quelques tiroirs secrets.

**De quelle famille venez-vous ?**

Mes parents étaient des juifs polonais. Ils avaient eu avant moi quatre enfants dont deux étaient morts de maladie, une petite fille à l'âge de 3-4 ans et un garçon quand il devait avoir 18 ans, probablement d'une septicémie. Mes parents sont arrivés en France en 1931 et je suis né en août 1932. Je dis toujours fièrement que j'ai été conçu en France. J'ai de vagues réminiscences d'un premier domicile familial situé quai de Valmy, près du canal Saint-Martin, à Paris. Mon deuxième souvenir concerne la rue Louis-Bonnet dans le 11<sup>e</sup> arrondissement. Je suis, avec ma mère, logé chez des gens,

« J'ai un sentiment de solidarité avec les pauvres, qui ne me quittera jamais. Les gens ne se rendent pas compte de ce que peut signifier manquer. »

au-dessus d'une boucherie. Et puis, peu après, je me retrouve dans une pièce qui finalement va être un de mes lieux de mémoire personnelle. On est avant la guerre sans doute dans une chambre d'un ancien hôtel de passe, reconvertie en habitation, au 13 de la rue de la Présentation, à Belleville, en haut du faubourg du Temple. Elle est très petite mais, quand je suis enfant, je ne m'en rends pas compte. J'en prendrai conscience beaucoup plus tard.

**Vous y habitiez avec vos parents ?**

Mon père a quitté ma mère et il habite dans un hôtel de la rue Mazarine, à Saint-Germain-des-Prés, à Paris. Dès ce moment-là, je suis un enfant éparpillé. Je me fais encore le reproche d'avoir pris le parti de mon père contre ma mère. Quand j'ai 5 ans, si elle me gronde, je pleure et j'espère que des traces subsisteront sur mes joues afin que mon père lui en fasse le reproche quand il viendra me chercher. Il faut dire que vivre avec ma mère, dans cette pièce unique, n'est pas drôle. Mon père passe de temps en temps lui donner un peu d'argent, toujours très peu. Quand il se met à table avec nous, cela se termine en disputes. Ma mère ouvre la fenêtre et crie qu'on l'assassine. Je trouve ça épouvantablement vulgaire, même avec mon regard de petit garçon de 5 ans.

La vie avec mon père, par comparaison, me semble merveilleuse. Il m'emmène parfois dans son hôtel de la rue Mazarine. Il a pour maîtresse une femme mariée à un

homme beaucoup plus âgé, un vieux monsieur charmant et malade. Avec les années, j'ai reconstitué le puzzle: mon père travaille pour son mari. Que fait-il exactement? Je n'en sais rien. Toute mon enfance, je serai incapable de savoir comment mon père gagne sa vie. Je peux dire, tout au plus, qu'il vivait d'expédients. Soit il jouait aux courses, soit il faisait des petits boulots. Ce vieux monsieur, dont l'épouse est la maîtresse de mon père, était à la fois conseiller juridique et détective privé à la manière d'un film de Truffaut. Je pense que mon père devait faire de rapides enquêtes pour lui. Le couple possède un château, à une centaine de kilomètres de Paris, et on m'y emmène parfois. Je suis un petit garçon et je passe d'une chambre minuscule de Belleville à une demeure suffisamment grande pour faire aujourd'hui partie de la chaîne Relais & Châteaux. Tout me semble naturel. Je me suis tôt habitué à passer d'une extrême simplicité à un certain luxe.

**Avez-vous pu avoir, comme la romancière Annie Ernaux, le sentiment de trahir vos origines sociales ?**

Je comprends ce qu'Annie Ernaux éprouve à cet égard, mais je n'ai jamais eu l'impression d'appartenir à une classe sociale précise. En revanche, j'ai un sentiment de solidarité avec les pauvres, qui ne me quittera jamais. Les petits larcins, par exemple, je m'en fous. Les gens ne se rendent pas compte de ce que peut signifier manquer. Mais je n'ai pas connu de trahison de classe car mon milieu n'était pas marqué par l'idéologie. Mes sœurs, toutes deux plus âgées que moi, me racontaient avoir connu une vie aisée à Varsovie. Je trouvais ça invraisemblable car ma mère ne savait ni lire ni écrire (et dans aucune langue: ni le yiddish, ni le polonais, ni le français) et elle n'avait aucune formation professionnelle. Quand son mari l'a abandonnée, elle a eu une vie très difficile.



Belleville, Paris, 20<sup>e</sup> arrondissement, fin des années 1930. LAPI/ROGER-VIOLLET

### Diriez-vous que vous avez connu la pauvreté ?

Ma mère n'avait pas d'argent car mon père lui en donnait très peu et puis, quand mon père a été assassiné à Auschwitz, elle en a été réduite à vivre sur ses seules ressources. La pauvreté a signifié pour moi l'incertitude du lendemain et l'absence de référence culturelle. Durant mon enfance, je suis pauvre, mais je ne me sens pas pauvre. Pourquoi ? Je mange à ma faim, j'ai de jolis vêtements, comme les photos en attestent, je n'ai pas froid, j'ai un lit, des jouets... Mes sœurs sont vendeuses ou apprenties. Elles ont une vie difficile, au point qu'elles logent dans ce qu'on appelle pompeusement le palais de la Femme, un établissement de l'Armée du salut destiné à l'accueil des filles seules, rue de Charonne. Elles m'offrent des livres. Je sais lire très vite. Je pense qu'à 4 ans je lis couramment. La lecture n'a cessé depuis de m'accompagner.

### Vous rendez-vous compte de tous les sacrifices de votre mère ?

Je ne me rends absolument pas compte de la vie difficile de ma mère, ni de la lâcheté de mon père. Il l'a laissée dans une situation de grande précarité, dans une ville

qu'elle ne connaît pas et dont elle ne parle pas la langue, sans avoir les moyens de s'en sortir. La culpabilité m'envahira bien plus tard. À l'époque, mon père représente le brio, le château de sa maîtresse, le petit hôtel de la rue Mazarine, les déjeuners dans les restaurants à prix fixe. Mon père c'est Dieu, pour mes sœurs et moi. Mes tristesses d'enfant se portaient alors sur des choses dérisoires. Parmi les jouets qu'on m'avait offerts, il y avait une auto rouge à pédales avec laquelle je faisais des embardées sur le trottoir de la rue de la Présentation. Comme il n'y avait pas de place dans la petite pièce où l'on vivait, elle était rangée chez le cordonnier d'en face. Puis un jour, elle a disparu. On ne m'a jamais fourni d'explication. Ma mère avait dû la vendre pour 3 centimes.

### Que devient votre famille quand la guerre éclate ?

Mon père, qui était un étranger, s'est engagé. Il a été incorporé puis vite démobilisé à cause de sa santé. Il nous a fait partir, avec toutes les familles de militaires, dans le Berry. Entre-temps, les Allemands avaient envahi Paris. Il y avait donc une ligne de démarcation, qui passait au milieu du département du Cher, au sud de

Bourges et au nord de Saint-Amand et de Loye-sur-Arnon, où nous étions. Mon père nous envoyait des sauf-conduits pour nous permettre de revenir à Paris où il se trouvait. On a vendu les deux-trois meubles de bois blanc qu'on avait fabriqués et on s'est embarqués dans le train avec un arrêt à la gare de Vierzon où se déroulait le contrôle des gens qui voulaient rentrer en zone occupée. Là, il s'est passé une scène dont j'ai gardé le souvenir visuel : un jeune officier allemand, propre sur lui, a fait observer à mes sœurs que nos sauf-conduits n'étaient plus valables et qu'il fallait retourner d'où nous venions. Ma sœur aînée a usé de toute la séduction possible, mais l'officier allemand est resté intraitable. Nous sommes donc retournés dans le Berry. Aujourd'hui encore, je me pose la question : quelle était la motivation de cet officier allemand ? Est-ce qu'il interprétait strictement le règlement, est-ce qu'il y avait effectivement dans nos sauf-conduits une défaillance juridique, ou bien est-ce que ce type se disait : qu'est-ce que ces juifs vont aller faire à Paris, où la mort les attend, au lieu de rester dans le trou où ils sont... ? C'est un peu l'interprétation du *Silence de la mer* de Vercors.



Enlèvement des corps des victimes des puits de Guerry, octobre 1944. ARCHIVES DÉPARTEMENTALES DU CHER

### **Vous sentez-vous un enfant de la guerre ?**

La guerre a eu une influence tragique sur ma vie. J'ai vu mon père, pour la dernière fois, quand j'avais 9 ans. Il a été assassiné à son arrivée à Auschwitz. L'une de mes sœurs, qui avait onze ans de plus que moi et qui a également été déportée, est revenue par miracle. Je peux dire, sans exagérer, que j'ai échappé deux fois à la mort. Une première fois quand mon père en 1941, ou début 1942, a décidé de me ramener chez ma mère dans le Berry, dans un tout petit village, alors que si j'étais resté près de Toulouse avec lui, comme ma sœur, j'aurais été probablement déporté. Je n'en serais pas revenu, en raison de mon âge. Une deuxième fois quand, dans le Berry, les gendarmes ont convoqué ma mère et lui ont dressé un procès-verbal parce qu'elle n'avait pas fait de déclaration de judéité. Elle a été poursuivie devant le tribunal de Saint-Amand-Montrond. Mais les trois juges, probablement apitoyés par son charabia, ont décidé que la preuve de sa judéité n'était pas établie et qu'il fallait la relaxer. Du coup, nous n'avons pas été inscrits sur les listes des juifs de la région. Sinon, nous aurions fait partie, en juillet 1944, de la rafle des

juifs qui ont été jetés dans les puits de Guerry, près de Bourges.

### **Dans le Berry, adolescent, avez-vous conscience de la tragédie de l'histoire ?**

Loye-sur-Arnon est un village ignoré de l'histoire. Je pense qu'il y a une première période où je suis insouciant. Je découvre la vie rurale, en liberté parmi les vaches, les chevaux, les ânes... Il y a des moments de gaieté. On se moque de moi parce que je suis un petit Parisien, mais je n'y attache aucune importance. L'instituteur, M. Renon, a décidé que ce ne serait plus son fils mais moi le premier de la classe. C'est aussi ça, la république. J'ai eu une deuxième période beaucoup plus dure, en 1943-1944, et même après. En octobre 1943, je finis par rejoindre l'internat du collège de Saint-Amand-Montrond. L'avenir me semble obscur. Il y a eu entre-temps cette fameuse séquence au tribunal. Je ne me sens pas à l'aise parmi mes camarades internes, qui sont pourtant assez gentils. Il y a encore un « z » au milieu de mon nom, le « jz » polonais, et quand j'épelle mon nom, au début de l'année scolaire, la classe éclate de rire. J'ai quand même deux copains solides. Et puis arrive en classe de

seconde un autre juif, un peu fragile, un peu romantique. Il sera jeté dans les puits de Guerry, lors de la rafle. Je connais des états de tristesse car je me sens seul. Je ne vois pas mon père et je vois rarement ma mère. Il faut aller, en bicyclette, à Loye-sur-Arnon. Seize kilomètres, pour un gosse, c'est quand même loin.

### **Quand avez-vous appris que votre père ne reviendrait pas ?**

Je l'apprends fin 1945-début 1946. Un homme, qui faisait partie du même convoi de déportés, vient nous dire qu'il est inutile d'attendre mon père. En arrivant à Auschwitz-Birkenau, il l'a vu monter dans le camion qui emmenait les déportés directement à la chambre à gaz. Un jugement a été rendu, qui situe sa mort en mars 1943. Mais tout ça est lent à se mettre en place dans ma tête. Il y a le retour de ma sœur, en mai 1945. Liliane, aidée par ses camarades communistes, a survécu. De temps en temps, ma sœur aînée, Luce, qui elle a la vie sauve grâce à une fausse carte d'identité (elle travaillait à Toulon comme vendeuse en librairie), me rend visite et m'apporte des objets luxueux, comme une canadienne. Je reste dans le Berry, après la Libération.

### **Comment votre mère vit-elle l'Occupation ?**

Du peu d'argent que lui envoie mon père, mais aussi des travaux agricoles auxquels elle participe. Peut-être ma sœur aînée l'aide-t-elle aussi, après. Elle se débrouille, comme on dit. Sa principale qualité est le courage, mais certainement pas l'optimisme. Elle a appris que ma sœur Liliane a été arrêtée parce que son fiancé de l'époque, un certain Rino, charmant garçon italien, lui a envoyé dans une caisse tous ses effets personnels. Rino était simplement un flirt de passage. Mais quand ma sœur est arrêtée, il se sent obligé d'avoir ce geste-là.

### **La guerre n'a-t-elle pas altéré votre amour de la France ?**

Je suis de ceux qui se sont réjouis qu'enfin, avec Jacques Chirac, la responsabilité de la France en tant qu'État soit reconnue dans sa continuité. Je n'appréciais pas du tout les positions de Mitterrand, Pompidou, Giscard, de Gaulle qui faisaient comme si cette période n'avait pas existé. Mais en même temps, si je suis passé si souvent à travers les mailles du filet, c'est grâce au soutien et à l'aide d'un tas de gens. J'ai eu un instituteur formidable, un principal de collège formidable, des professeurs formidables. Même mon prof de physique, qui me tapait sur la tête avec un double mètre en me disant : « *Quand on s'appelle Kiejman, on n'a pas le droit d'être paresseux !* », l'était. Je vois très bien ce qu'il voulait dire par là : tu auras assez d'emmerdements comme ça, tu ferais mieux de te réveiller...

### **Après la Libération, vous retrouvez votre petite pièce à Belleville.**

J'arrive à nouveau rue de la Présentation, à Belleville, entre 1948 et 1949. J'ai 16 ans, je prends conscience que je me retrouve dans une pièce d'une quinzaine de mètres carrés. Je ne suis plus un enfant de

5 ans dans son royaume. Le soir, ma mère rabat les deux bords du canapé, qu'on fait glisser le long de l'armoire. Je m'installe de l'autre côté de la table en bois blanc et, là, je fais mes devoirs pendant les années où je suis au lycée Voltaire puis à la fac de droit. Je ne sais pas comment j'ai tenu quatre ans comme ça. Ma mère a deux sources de revenus : une petite pension et ma bourse scolaire. C'est quand même très peu de chose. Elle fait des trucs inouïs, qui me mettent mal à l'aise. Alors que la guerre est finie depuis plusieurs années, elle continue à vendre des bas de soie et des stylos Waterman, alors qu'on en trouve dans les magasins. Je vois les acheteurs qui défilent dans la pièce unique. Il y a aussi M. Yedvab, un chiffonnier dont elle assure les déjeuners. Il a une casquette jusqu'aux sourcils pour la bonne raison qu'il est couvert de psoriasis. Sa défroque vestimentaire est immonde. Mais c'est un juif de Berlin cultivé. Il se rend à l'opéra. Quand je serai étudiant en droit et que je n'arriverai pas, faute d'avoir perçu mon quartier de bourse, à payer mes polycopiés, il sortira de sa poche, comme un seigneur, une liasse dans laquelle il puisera pour moi ce qui correspond dans mon souvenir à 2 000 francs de l'époque. J'apprendrai à connaître et à apprécier M. Yedvab mais, sur le moment, sa présence dans cette pièce minuscule est dure pour moi. Jusqu'à l'obtention de ma deuxième année de licence, je fais de nombreux petits métiers. Je donne des cours

particuliers et le père d'un de mes élèves me permet d'avoir ma première chambre à moi. Je suis moins exigeant que Virginia Woolf. Il n'y a pas de lavabo, il n'y a rien dans cette chambre, mais je la perçois comme un grand progrès.

### **Vous avez vite la réputation d'être un dandy.**

Dans mon enfance, il y a un élément important : le snobisme. Ma sœur Luce, qui a échappé à la déportation, est vendeuse puis mannequin de cabine chez un grand couturier. Elle veut à tout prix sortir de sa condition et le snobisme est un moyen d'y parvenir. Alors que ma mère a à peine de quoi manger, ma sœur peut m'offrir, quand je suis interne, un pyjama en soie. Elle a été, comme sœur aînée, protectrice et attentive. À travers Luce, j'ai le sentiment qu'il existe une vie plus belle, plus élégante, quelque part dans le monde. Je n'ai jamais envié le luxe, mais j'ai toujours su qu'il existait. J'ai revu récemment une photo de ma classe de cinquième. Je suis vêtu d'un petit costume croisé prince-de-galles, qui détonne avec la blouse des autres élèves. Je vais garder un attachement à cette élégance vestimentaire, même quand ma sœur Luce n'aura plus les moyens de m'offrir de costumes. De cette époque lointaine à celle où je suis arrivé aujourd'hui, il n'y a pas de fracture. Quand on a longtemps porté les chemises des autres, les commander à sa mesure chez Charvet est une stricte nécessité.

« *Quand on a longtemps porté les chemises des autres, les commander à sa mesure chez Charvet est une stricte nécessité.* »

**Vous avez une mémoire aigüe de votre enfance.**

J'essaie pourtant de ne pas y penser. J'ai d'ailleurs une défiance totale envers les cérémonies mémorielles. Je n'y vais jamais. Quand j'ai plaidé pour Pierre Goldman, j'ai terminé en reprenant la phrase du romancier Louis Guilloux : « *Nul ne guérit jamais de son enfance.* »

**Votre mère est-elle la figure centrale de votre vie ?**

J'ai tout fait matériellement pour lui rendre un peu de ce qu'elle m'avait donné. Mais je me reproche un terrible manque d'amitié envers elle. Je ne m'intéressais pas à ce qu'elle disait, je ne venais pas discuter avec elle. Elle m'agaçait. J'étais exaspéré qu'elle puisse croire que les présentatrices la voyaient à travers l'écran de télévision, au point qu'elle croisait sa robe de chambre pour ne pas être prise en flagrant délit de laisser-aller. J'aurais pu voir ça sous un bon angle. Je ne me suis pas comporté aussi bien que je l'aurais voulu. En un mot comme en cent, j'ai été un petit con à son égard. Elle me disait toujours : « *Un jour, tu regretteras* » et, aujourd'hui, je le regrette. Quand je suis devenu avocat, ma mère n'a pas assisté à ma prestation de serment. Je ne l'ai pas conviée. Je me reproche une gêne honteuse à son égard. Parmi les mille raisons qui font que je ne rédigerai jamais mes mémoires, il y a cette impossibilité à m'étendre sur cet aveu de culpabilité. Nous habitons l'un en face de l'autre, mais nous nous parlions à peine.

Ma mère est morte en 1974. Elle ne m'a pas connu ministre. Elle se serait sans doute fait du souci pour moi.

**Avant d'être trois fois ministre délégué (Justice, Culture et Communication, Affaires étrangères), vous allez devenir un avocat célèbre. Parmi les grandes figures du barreau, vous avez la réputation d'être l'avocat intellectuel, littéraire, érudit.**

Il serait inexact de me définir comme intellectuel, littéraire ou érudit. Je ne suis pas un avocat littéraire, je suis un avocat qui s'intéresse à la littérature. Je ne pense sincèrement pas avoir une belle langue. Je prépare toujours mes arguments avec beaucoup de réflexion, mais je n'écris pas mes plaidoiries. Je dis ce que je pense donc je n'ai aucune difficulté à le dire. Une ou deux propositions subordonnées peuvent surgir, après une proposition principale, sans que cela ne me pose de problème. Si je me reconnaissais une qualité sur le plan de l'éloquence judiciaire, ce serait le souci de la clarté et de la nuance. Les deux ne vont pas toujours ensemble car la clarté suppose des propositions principales nettes et la nuance suppose une correction par deux ou trois phrases annexes. Je passe parfois pour un avocat érudit parce que je me suis occupé de beaucoup d'écrivains. J'ai eu la chance d'avoir la confiance de Claude Gallimard et de la conserver durant trente ans. J'ai eu l'occasion d'être mêlé, à la fois, à la vie d'une grande maison d'édition comme Gallimard, et de rencontrer

des écrivains comme Genet, Montherlant, Malraux, Ionesco, Jouve, Foucault. Est-ce que le petit Kiejman, arrivant de la colline de Belleville, avait la moindre chance de fréquenter ces gens-là ?

**N'y a-t-il pas des points communs entre l'avocat et l'écrivain, comme la recherche du mot juste et la nécessité de se mettre à la place de l'autre ?**

On peut être tenté de rapprocher l'avocat de l'écrivain mais, en général, on le rapproche du comédien. Les deux rapprochements ne me paraissent pas justifiés car l'écrivain imagine. La fiction, il en fait du réel ou le réel, il en fait de la fiction. Comme on voudra. Un avocat est quelqu'un qui part d'une situation qui est là, qui lui est donnée, et il lui appartient de l'interpréter mais il ne peut guère inventer. De plus, les écrivains ont souvent, comme Gracq, intérêt à créer une espèce de brume autour de ce qu'ils écrivent. Un avocat, c'est tout le contraire, il est là pour dissiper la brume.

**Avez-vous une technique, une manière de faire qui vous appartient en propre, en tant qu'avocat ?**

Est-ce que j'ai une méthode bien à moi pour plaider ? Non. Je ne crois pas aux règles de la rhétorique, je ne crois pas à ce qu'il est convenu d'appeler l'éloquence, celle des prétendus « ténors », expression que je déteste. Je crois à des choses simples : il faut s'adapter au lieu où l'on exerce, et à qui l'on s'adresse. On ne plaide pas devant le tribunal correctionnel, le tribunal de commerce ou le conseil des prud'hommes comme en cour d'assises. J'ai parfois été amusé par un de mes confrères célèbres, aujourd'hui disparu, qui croyait qu'un grand avocat se devait, en toutes circonstances, de lever et d'abaisser les bras comme un pingouin cherchant son équilibre sur la glace.

« Je ne suis pas un grand orateur judiciaire mais un bon débattre. Je vois bien là où il y a des difficultés, des contradictions à mettre en lumière. »



Pierre Goldman, au moment de son second procès, 1976. KEYSTONE-FRANCE

Par contre, quel que soit l'auditoire, on ne peut le convaincre que si l'on perçoit que l'on est soi-même convaincu. Comme je l'ai déjà dit : cela suppose d'être clair, sans renoncer à la nuance. Suffisamment clair pour être compris, suffisamment subtil pour que celui qui vous comprend en soit flatté. Quant au fond, il faut un minimum d'empathie avec la cause que l'on plaide. La sincérité avant toute chose. Si j'ai un doute, je le fais partager. Si je suis convaincu, j'entends aussi expliquer et faire partager ma conviction. Et, bien sûr, savoir combattre les arguments adverses et savoir dénoncer le travestissement des faits (les fameuses *fake news*) trop fréquent dans le langage des avocats d'aujourd'hui. Si je devais recommander deux auteurs aux jeunes avocats, je proposerais Diderot pour sa clarté et son ironie, Stendhal pour son enthousiasme amoureux. Et puis, surtout, être soi-même, ne pas tenter d'être un autre.

**Vous avez été l'avocat de Pierre Goldman, un intellectuel engagé à l'extrême gauche, accusé de braquage et du meurtre de deux pharmaciennes en 1969.**

Pierre Goldman était une forte personnalité. Il avait fini par se

convaincre qu'il pouvait être un acteur de la grande histoire. Quand il était nourrisson, il avait une voiture d'enfant sous laquelle ses parents cachaient des tracts pendant la Résistance. Il a couru toute sa vie après cette image héroïque qu'il aurait aimé incarner. Il a fait corps avec son idéal en rejoignant les maquis du Venezuela. À Paris, il avait divergé vers ce qu'on peut appeler des braquages de droit commun qui n'avaient, me semble-t-il, rien de romantique. Il était intelligent, plein de charme et cultivé. On pouvait s'attacher à lui facilement. On ne rencontre pas souvent dans les prisons des accusés de la dimension intellectuelle de Goldman. Il cultivait aussi le côté bandit au grand cœur, avec des effusions sentimentales, passant d'un amour littéraire à l'amour d'une prostituée. Je ne peux pas dire qu'il était pittoresque parce qu'il y avait une gravité en lui. J'ai plaidé longuement durant son deuxième procès qui a conduit à l'innocenter. Je préfère d'ailleurs dire, plutôt qu'« innocenté », qu'on n'a pas démontré sa culpabilité dans le meurtre des deux pharmaciennes. Je me rappelle qu'ayant mené l'interrogatoire d'un policier important, au cours du procès, j'ai entendu dans mon dos Pierre

Goldman dire sur la dernière réponse du policier : « *Mat!* » Il n'y a probablement que lui et moi qui avons compris l'importance de la réponse que j'avais obtenue. De manière générale, les avocats pénalistes sont prudents. Ils interrogent peu les témoins. René Floriot, un grand avocat d'assises, disait qu'il ne faut poser de question que si l'on en connaît la réponse. Il m'arrive de prendre le risque d'avoir une réponse défavorable. Je questionne beaucoup durant la période des débats. Je ne dirais pas que je suis un grand orateur judiciaire, mais je pense que je suis un bon débattre. Je vois bien là où il y a des difficultés, des contradictions à mettre en lumière.

**Vous avez été très proche de Pierre Mendès France et de François Mitterrand. Pourquoi êtes-vous de gauche ?**

Toute mon histoire personnelle me conduit à être un homme de gauche. Quand on a connu des difficultés sociales, une forme de pauvreté, qu'on a gagné sa vie durement avant d'accéder à un métier bourgeois, on reste près des gens qui ont besoin qu'on les secoure et on reste aussi durablement indulgent envers eux. Pour moi, la gauche, c'est la foi dans le progrès social, la recherche





Pierre Mendès France et François Mitterrand à Lyon, 1965. GAMMA/RAPHO/GETTY IMAGES

d'une plus grande égalité dans la répartition des biens et des services pour chacun. Je suis en quelque sorte né à gauche. J'ai été élevé par moi-même à gauche et j'espère rester un homme de gauche jusqu'à ma mort.

**Êtes-vous impressionné la première fois que vous rencontrez Pierre Mendès France ?**

Nous sommes en 1962 et je vais le voir dans sa maison de Louviers. À l'époque, j'ai 30 ans et je suis impressionné. Mendès a toujours suscité mon admiration. Quand j'avais 20-22 ans, il était président du Conseil. Il a fait la paix en Indochine, il a accordé l'autonomie à la Tunisie. Il représente, pour moi, à la fois la paix et la compétence économique. Je suis impressionné, mais l'une des grandes qualités de Mendès est qu'il faisait en sorte qu'on se sente de plain-pied avec lui. Il s'exprimait avec clarté, avec élégance, et instaurait une humanité commune entre lui et son interlocuteur. Je ne l'ai jamais vu parler à quelqu'un sans que ce dernier ne soit touché, séduit, même quand il s'agissait d'un militant adverse. Je ne suis pas en train d'entrer au palais de l'Élysée, mais dans une maison en meulière. Mendès a un gilet en

laine, des pantoufles dont le bout a été déchiqueté par son chien. Je vois un monsieur assis derrière son petit bureau. Je lui fais part de mon envie de l'aider au cours de la nouvelle campagne des législatives où il pourrait récupérer le siège de député de l'Eure qu'il a perdu en 1958. Mendès accepte.

J'ai aimé être au contact des gens. On se rend à des réunions parfois amicales, parfois hostiles. Je suis évidemment triste quand Pierre Mendès France est battu à nouveau. Il avait, à mon avis, commis l'erreur tactique de ne pas se présenter dans sa circonscription habituelle, qui était Louviers, mais à côté, à Évreux. Une circonscription rurale qui n'était pas vraiment faite pour un homme qui avait l'habitude de dire : on ne peut pas à la fois réclamer l'augmentation du prix du blé et l'abaissement du prix du pain. À partir de notre première rencontre, il prend l'habitude de me parler, de me recevoir, de faire en sorte que moi, de temps en temps, j'aie le courage de l'appeler. Une amitié se met en place lentement. En 1967, il va trouver tout naturel de me dire : « *Alors Kiejman, on recommence ?* » À ce moment-là, mon cabinet a pris une certaine ampleur, mais je n'ai pas un instant d'hésitation. Avant même que la campagne

commence, je vais adhérer à la fédération PSU de l'Isère parce que c'est là, en tant que membre du PSU, qu'il va se présenter. Je fais la connaissance des militants locaux et je serai une sorte de secrétaire de campagne. Je vais rester l'ami de Pierre Mendès France jusqu'à sa mort, en 1982.

**Vous souvenez-vous du jour où vous avez appris sa mort ?**

Je sortais d'une commission au ministère de la Justice à laquelle Rober Badinter m'avait demandé de participer. J'étais dans un taxi, la radio allumée. On a annoncé la mort de Mendès. Un choc. J'étais un adulte, mais j'ai pleuré. Ma peine dépassait le cadre politique. Pierre Mendès France, au fil des années, était devenu un ami proche. Quand j'avais une nouvelle femme dans ma vie, je m'empressais d'aller la lui présenter. Je passais mes vacances avec lui, près de Nîmes, à Montfrin. Après sa mort, quand je me remarierai en 1983 avec la mère de mes enfants, je choisirai de le faire à Montfrin. Une manière, pour moi, de rester fidèle à Mendès, même dans ma vie privée.

**On a souvent opposé Pierre Mendès France et François Mitterrand, le pur et l'impur.**

C'est caricatural. Mitterrand admirait les qualités intellectuelles de Mendès et Mendès admirait l'habileté politique de Mitterrand. Pour Mitterrand, Mendès était sans doute un homme qui manquait de réalisme et de sens manoeuvrier. C'est injuste car la manière dont Mendès a mené les négociations à Genève sur l'Indochine et la manière dont il a mis le maréchal Juin (le chef le plus populaire au sein de l'armée) dans un avion pour l'amener en Tunisie à la veille de l'indépendance, montre qu'il savait bien manoeuvrer. Mendès était réaliste mais il ne pouvait pas descendre à ce niveau de détail et de compromis qu'exige parfois la politique politicienne. Le soutien de Mendès à Mitterrand n'a jamais fait défaut à ce dernier. Il a toujours soutenu sa candidature : face à de Gaulle en 1965, contre Giscard en 1974 et 1981. Il a été profondément heureux du retour de la gauche au pouvoir, incarnée par Mitterrand et non par lui. Le jour du deuxième tour, j'avais organisé une petite réunion dans l'attente des résultats, chez moi. Mendès est venu et il était ému et heureux quand le visage de Mitterrand est apparu sur l'écran de la télévision. Toute méfiance de la part de Mitterrand ne s'était pas dissipée pour autant. Mitterrand voyait certainement en Mendès une grande figure de la gauche, mais aussi une statue du commandeur qu'on lui opposait sans cesse.


**Pourquoi avez-vous défendu Jacques Chirac, dans l'affaire des emplois fictifs de la ville de Paris ?**

Jacques Chirac est un homme qui s'est lui-même classé à droite et avec lequel il n'y avait aucune raison que j'aie le moindre contact. J'avais pour lui une vague estime. Il y avait eu son discours sur la reconnaissance de la responsabilité de l'État, à l'occasion de l'anniversaire de la déportation du Vél d'Hiv ; il était un abolitionniste de la peine de mort ; il était Premier

ministre au moment où Simone Veil avait fait voter la dépénalisation de l'avortement ; il faisait partie de ceux qui avaient refusé d'embarquer la France dans l'aventure irakienne. Il était poursuivi par la justice depuis des années dans l'affaire des emplois fictifs de la ville de Paris. François Pinault et Bernadette Chirac m'ont demandé si je voulais bien rejoindre l'équipe qui assurait sa défense. J'ai donné une réponse positive sous condition que les autres défenseurs soient d'accord. Jacques Chirac n'était pas poursuivi en tant que président de la République, mais j'ai défendu l'image du président. Il a notamment toujours été à contre-courant de la frange réactionnaire de son parti. J'ai rappelé son amour des arts premiers, qui est une manière forte d'affirmer l'universalité de l'humanité. J'ai déjeuné une seule fois en tête à tête avec lui. Je lui ai dit : « Monsieur le président, quelle image voudriez-vous que l'on garde de vous ? » Il m'a alors répondu, de manière étonnante : « Moi, au musée Guimet. » Il voulait qu'on garde de lui l'image du lycéen qui séchait les cours pour aller au musée des Arts asiatiques. J'ai plaidé, sans états d'âme, pour Jacques Chirac. Des amis, dont Lionel Jospin, s'en sont étonnés. C'est une des choses bien que j'ai faites dans ma vie.

**Nombre d'éditeurs vous sollicitent pour que vous rédigiez vos Mémoires. Pourquoi avez-vous, à ce jour, toujours refusé ?**

« Je suis en quelque sorte né à gauche. J'ai été élevé par moi-même à gauche et j'espère rester un homme de gauche jusqu'à ma mort. »

Je mets de côté le fait que je suis un paresseux et que me mettre à ma table pour rédiger des Mémoires me semble un trop grand effort. Ce qui est certain, c'est que j'attache énormément d'importance à l'humour et au doute. Si je parle devant une caméra, par exemple, je sais que ma mimique, mes silences, mon langage corporel vont sans cesse corriger mes propos. Un simple sourire peut introduire une distance ironique avec ce que je suis en train de dire. Je perds beaucoup de nuances quand je passe à l'écrit. De plus, je n'aime pas l'indiscrétion, je suis tenu au secret professionnel, il y a des sujets sur lesquels je n'ai pas envie de m'étendre. Et puis, il y a le sentiment des gens qui s'approchent de la mort. J'espère ne pas mourir demain, mais ce sera peut-être le cas après-demain, et tout devient alors quand même dérisoire à cette aune. Mes ambitions ont été plus satisfaites sur un plan personnel que sur un plan moral, politique, social. Je suis conscient des limites de ma vie. J'exagère en disant que j'ai été parfois un imposteur, je n'ai pas été un imposteur, j'ai toujours cru à ce que je faisais, mais finalement je n'en ai pas fait assez. Je n'ai pas milité à la base. Je pourrais me rendre aujourd'hui dans ces nombreuses petites cellules où l'on apprend à lire aux nouveaux arrivants, en hommage à mes parents qui ont été des immigrés. Je ne vais pas me flageller. Au XVIII<sup>e</sup> siècle, on aurait considéré que j'étais un « honnête homme » au sens où les Lumières l'entendaient. 

## Un procès pour la liberté

Dans son édition du 8 février 2006, le magazine satirique *Charlie Hebdo* reproduit douze caricatures de Mahomet parues le 20 septembre 2005 dans le quotidien danois *Jyllands-Posten*. À la Une, un dessin de Cabu représentant le Prophète pleurant la tête entre les mains pour déplorer: «*C'est dur d'être aimé par des cons.*» Le numéro, titré «*Mahomet débordé par les intégristes*», soulève une vague de manifestations violentes dans le monde musulman.

En février 2007, un procès s'ouvre au tribunal correctionnel de Paris. *Charlie Hebdo* est attaqué pour «*injure publique à l'égard d'un groupe de personnes en raison de leur religion*» par la Grande Mosquée de Paris, l'Union des organisations islamiques de France (UOIF) et la Ligue islamique mondiale, pour la publication des caricatures de Mahomet. La défense de *Charlie Hebdo* est assurée par Richard Malka et Georges Kiejman et celle des plaignants, par Christophe Bigot et Francis Szpiner.

Deux jours de procès haut en couleur où l'on entend, entre autres, Nicolas Sarkozy (ministre de l'Intérieur), François Hollande (premier secrétaire du Parti socialiste), François Bayrou (président de l'UDF) prendre la défense du magazine satirique. *Charlie Hebdo* gagne son procès. Le 22 mars 2007, Philippe Val, directeur de la publication de l'hebdomadaire, jugé pour «*injure raciale*», est relaxé. «*Dans une société laïque et pluraliste, le respect de toutes les croyances va de pair avec la liberté de critiquer les religions, quelles qu'elles soient.*» La défense de *Charlie Hebdo* est devenue celle de la liberté d'expression et de la laïcité.

Huit ans après, le 7 janvier 2015, le journal est la cible d'une attaque terroriste islamiste: 11 personnes sont assassinées, dont les dessinateurs Cabu, Charb, Tignoux et Wolinski, la psychanalyste Elsa Cayat et l'économiste Bernard Maris. L'attentat fait également quatre blessés graves, dont le journaliste Philippe Lançon.



La Une de *Charlie hebdo* du 8 février 2006. DR

## L'affaire Goldman

C'est l'autre procès phare de la longue carrière de Georges Kiejman. Son client, Pierre Goldman, est né en 1944, à Lyon, de parents juifs polonais. Le père et la mère prennent part à la Résistance. Dans sa jeunesse, Pierre Goldman adhère aux jeunesses communistes et devient responsable du service d'ordre de l'Union des étudiants communistes. À son retour d'Amérique latine, où il a rejoint un groupe de révolutionnaires vénézuéliens, il commet trois braquages violents.

Un indicateur de la police l'accuse d'être l'auteur du vol à main armée de la pharmacie Delaunay, boulevard Richard-Lenoir, à Paris, le 19 décembre 1969. Deux pharmaciennes sont tuées, un client et un gardien de la paix en civil sont blessés. Pierre Goldman est arrêté le 8 avril 1970. Il nie son implication dans le hold-up. Il est dans un premier temps condamné à perpétuité par la cour d'assises de Paris en 1974. L'intelligentsia de gauche le soutient. L'arrêt de la cour d'assises est cassé par la Cour de cassation pour vice de forme en 1975.

Au terme d'un second procès à Amiens, où il est défendu par Georges Kiejman, sa culpabilité n'est pas retenue pour les meurtres du boulevard Richard-Lenoir. Pierre Goldman est condamné, en revanche, pour les trois autres braquages. Incarcéré, il écrit *Souvenirs obscurs d'un juif polonais né en France* (1975) et sort de prison en 1976. Il collabore aux *Temps modernes* et à *Libération* avant d'être abattu à bout portant le 20 septembre 1979. L'assassinat est revendiqué par une organisation d'extrême droite, mais l'affaire Goldman reste un mystère. Plus de 15 000 personnes assistent à ses obsèques au cimetière du Père-Lachaise, parmi lesquelles Jean-Paul Sartre, Simone de Beauvoir ou Régis Debray.

## La tuerie des puits de Guerry

Dans la nuit du 21 au 22 juillet 1944, la Milice et la Gestapo de Bourges arrêtent, sur ordre du milicien Joseph Lécussan, 67 juifs, enfants et adultes, de Saint-Amand-Montrond. Ils sont transportés le 22 juillet à la prison du Bordiot, à Bourges. Ils représentent la presque totalité de la communauté juive de cette sous-préfecture du département du Cher. Trente-six d'entre eux, hommes et femmes de 16 à 85 ans, vont être assassinés sur le site des puits de Guerry entre le 26 juillet et le 8 août.

Ils sont entassés dans une camionnette jusqu'au lieu-dit Guerry, dans la commune de Savigny-en-Septaine, et jetés, vivants pour la plupart, dans l'un des puits profonds d'une ferme. Des blocs de ciment et des grosses pierres sont projetés sur eux pour achever les survivants.

Un des prisonniers, Charles Krameisen, a réussi à s'enfuir le 24 juillet. Il trouve refuge dans une grange à Savigny-en-Septaine. Camille et Marie Guillaumin l'hébergent durant trois jours puis Charles Krameisen rejoint Saint-Amand-Montrond. Après la Libération, il témoignera et permettra de retrouver, le 9 octobre, les corps de 36 victimes.

Les puits de Guerry sont un lieu primordial de mémoire en Berry. Ils portent témoignage de la barbarie nazie et de la collaboration française. La tragédie des puits de Guerry est considérée comme un événement majeur de l'Holocauste en France.

## Une icône de la lutte pour le droit des femmes



Simone Veil en 1984. DR

Simone Veil fera son entrée au Panthéon avec son époux le 1<sup>er</sup> juillet 2018. Née à Nice, en 1927, dans une famille juive non pratiquante, Simone Jacob est déportée à l'âge de 16 ans à Auschwitz-Birkenau. Sa mère, son père et son frère ne survivront pas à l'Holocauste. Elle sera, avec ses deux sœurs, elles aussi déportées, la seule survivante. Elle épouse Antoine Veil en 1946 et donne naissance à trois fils, dont le futur avocat Jean Veil. Elle entame des études de droit et entre dans la magistrature.

Simone Veil est nommée ministre de la Santé par Valérie Giscard d'Estaing, en 1974, dans le gouvernement de Jacques Chirac. Elle est la seule femme ministre. Après des débats d'une immense violence, où elle subit menaces et insultes, elle fait adopter la loi dépénalisant le recours par une femme à l'interruption volontaire de grossesse (IVG). Votée en 1974, la loi entre en vigueur en 1979. Simone Veil est entrée dans l'histoire.

Élue au suffrage universel direct, elle est la première présidente du Parlement européen de 1979 à 1982. En mars 1993, elle est nommée ministre d'État, ministre des Affaires sociales, de la Santé et de la Ville dans le gouvernement d'Édouard Balladur. Elle siège de 1998 à 2007 au Conseil constitutionnel. Son autobiographie, *Une vie*, se vend en France à plus de 550 000 exemplaires. Elle entre à l'Académie française en 2010. Simone Veil meurt le 30 juin 2017, à l'âge de 89 ans.

## À LIRE, À VOIR...



**LA DÉFENSE DANS LA PEAU**  
de Hervé Temime  
(Éd. Stock, 2012).

L'avocat pénaliste revient sur son parcours et sa passion pour son métier qui, selon lui, « ne peut correspondre qu'aux personnalités névrosées ». Persuadé que la frontière entre le bien et le mal est ténue, il écrit : « N'importe qui peut faire n'importe quoi. » Et de rappeler que l'avocat est au service de son client et non de la vérité.



**LE SANG NOIR**  
de Louis Guilloux  
(Éd. Gallimard, 1935).

L'intrigue se déroule sur un seul jour de 1917. Cet auteur engagé auprès des plus démunis dénonce à travers le personnage de Cripure, professeur de philosophie pessimiste et misanthrope, la guerre et la bourgeoisie.



**LE SILENCE DE LA MER**  
de Vercors (Éd. de minuit, 1942).

Au début de l'Occupation, un jeune soldat allemand, amoureux de la culture française et prônant l'unification des deux pays, réquisitionne une maison de campagne. Il s'installe chez un homme âgé et sa nièce qui expriment patriotisme et résistance par leur mutisme. Un roman culte de Jean Bruller publié clandestinement sous le pseudonyme de Vercors.